

La naissance du concept de névrose, étape fondamentale de l'histoire de la médecine à l'époque classique *

par le docteur Jean-Claude DUBOIS (Saujon)**

Au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, le rôle attribué au système nerveux dans le fonctionnement de l'organisme ne cessa de croître, au point de supplanter celui des humeurs et d'aboutir à la création par W. Cullen de la classe des névroses qui, bien que limitée aux affections apyrétiques du « sentiment et du mouvement sans lésion topique des organes », constituait entre le tiers et le quart de la pathologie médicale.

Ce concept connut un très grand succès et fut considéré de nature physioclinique quand se développa la médecine anatomoclinique. A partir de la fin du XIX^e siècle, la référence nerveuse s'amenuisa au profit de la dimension psychologique des affections qui le composaient. Cette référence ne fut néanmoins jamais totalement abandonnée comme le révèlent les recherches des neurophysiologistes contemporains ; il en résulte que sa découverte est l'une des étapes fondamentales de la médecine à l'époque classique.

Dans sa 3^e édition parue en 1980, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM III) a supprimé le concept de « névrose » dont les affections ont été réparties dans d'autres groupes. Il nous a paru intéressant, en reprenant l'histoire de la naissance de ce concept de rechercher les mobiles qui ont motivé une telle attitude.

* Communication présentée à la séance du 22 mars 1985 de la Société française d'histoire de la médecine.

** Etablissement Thermal, 17600 Saujon.

Fruit d'une longue évolution qui, pendant 150 ans, attribua une importance sans cesse croissante au système nerveux dans le fonctionnement de l'organisme sain et malade, ce concept fut créé en 1776 par William Cullen. Cette création constitua l'une des étapes fondamentales de l'histoire de la médecine à l'époque classique. En effet, jusqu'au début du XVII^e siècle, en fonction du système de Galien qui, depuis la fin de l'Antiquité connaissait la faveur quasi exclusive des médecins, la plupart des maladies étaient considérées comme consécutives à des troubles des « humeurs ». Charles Lepoix, de Pont-à-Mousson, fut le premier, en 1618, à attribuer à l'hystérie une origine cérébrale. Peu après, Descartes mit en vedette le système nerveux par sa théorie des esprits animaux, corps volatiles qui circulent le long des nerfs transmettant les sensations en allant de la périphérie aux centres et la motricité en allant des centres à la périphérie.

Mais ce furent essentiellement Willis et Sydenham qui ont introduit la notion de « maladies nerveuses ».

Le premier (1622-1675) s'efforça de donner une explication chimique à l'action des esprits animaux qu'il a décrits comme étant « des éléments faits d'une matière extrêmement subtile et distillée qui, provenant du sang artériel, passent dans le cortex cérébral d'où ils descendent le long des nerfs pour atteindre toutes les régions de l'organisme où ils sont responsables de la sensation et du mouvement » (*Cerebri Anatome* 1664). Leur désordre entraîne les maladies convulsives qui sont l'hystérie et l'hypochondrie dont l'origine humorale est dès lors abandonnée au profit de l'origine nerveuse.

Dans le *De Anima brutorum* (1672), pour échapper aux critiques des théologiens, il distingue chez l'homme, contrairement à Descartes, l'âme sensitive de l'âme spirituelle dont la seconde, qui le relie à Dieu, lui est spécifique alors que la première, dont il partage l'existence avec les animaux, se situe dans le cerveau où elle préside à la sensation et au mouvement.

Pour Sydenham, l'observation clinique est la pierre angulaire de la médecine ; il estime en outre nécessaire une classification des maladies sur le modèle de ce que font les botanistes pour les végétaux. Suivant ces principes, il décrit les aspects protéiformes de l'hystérie qui, étant autant masculine que féminine, ne peut provenir, comme l'affirme Galien, d'humeurs corrompues d'origine utérine. Si les pyrexies constituent les deux tiers des maladies, l'hystérie représente à elle seule la moitié du tiers restant. Elle est, dit-il, secondaire à une « ataxie ou à un agencement défectueux des esprits animaux », donc à un « trouble de la fonction nerveuse ». Ainsi se trouve constitué le concept de « maladies nerveuses », avec à sa base deux postulats dont le premier stipule que le système nerveux est le principe unitaire qui règle toutes les fonctions de l'organisme et le second que sa nosologie se construit selon une méthode inductive et rationnelle à partir d'observations cliniques. Dépendant d'un dysfonctionnement du régulateur unitaire, les maladies nerveuses sont, pour cette raison, à la fois générales et fonctionnelles.

Pendant longtemps, ces notions demeurèrent imbriquées à des conceptions issues du galénisme dont la régression ne s'effectua que lentement et d'une

façon fort différente suivant les pays et les écoles, ne disparaissant entièrement qu'à la fin du XVIII^e siècle.

Ainsi les trois grands systèmes de classification des maladies qui dominaient la médecine en Occident au début du XVIII^e siècle comprenaient encore de nombreux points de vue traditionnels. Pour Stahl, l'homme dispose d'une « force » qui assure l'équilibre du corps en résistant aux agressions quelles qu'elles soient et qui, se confondant avec l'âme rationnelle, intervient pour remettre l'organisme en équilibre chaque fois que la maladie le perturbe. Une telle conception qui exclut toute perspective de progrès nosologique et thérapeutique maintient nécessairement la médecine dans ses positions anciennes. Le système élaboré par Hoffmann (1660-1742), bien que reconnaissant le rôle du système nerveux, demeure ambigu. En effet, malgré cette introduction de conceptions nouvelles, il continue à accorder un rôle important aux humeurs. C'est ainsi qu'il attribue à l'hystérie une origine utérine et à l'hypocondrie une origine intestinale et splénique, ajoutant que les troubles des humeurs ainsi engendrés se répandent dans l'ensemble du corps par l'intermédiaire de la corde spinale. De ces trois grands systèmes, le plus célèbre était celui de Boerhaave (1668-1738). Comme le précédent, il tenait une position intermédiaire entre les conceptions anciennes et nouvelles. C'est ainsi que tout en accordant un rôle primordial aux fluides et à leurs composants, il distinguait à côté d'une hypocondrie *cum materia* engendrée par l'atrabile provenant de la rate une hypocondrie *sine materia* d'origine nerveuse secondaire à un désordre des esprits animaux.

Une telle ambiguïté persista durant les deux premiers tiers du siècle avec une proportionnalité variée selon les pays. En France, la conception galénique fut particulièrement tenace, comme le révèle l'emploi du terme « vapeurs » qui fut conservé pendant toute cette période. En Angleterre au contraire la notion de « maladies nerveuses » s'étendit rapidement. De nombreux auteurs traitèrent de l'origine nerveuse de l'hystérie, de l'hypocondrie, du spleen, de la mélancolie, de la faiblesse d'esprit. Ces maladies devinrent même les maladies à la mode, à tel point qu'un auteur comme Georges Cheyne rédigea en 1733 un écrit intitulé *La maladie anglaise ou traité des maladies nerveuses*; reprenant le même sujet en 1760, Malcolm Flemyng attribua à ces affections le nom de « neuropathies ».

Robert Whytt, professeur de médecine pratique à la Faculté d'Edimbourg, publia en 1765 un livre intitulé *Observation sur la nature, les causes et la cure de ces désordres qui sont communément appelés nerveux, hypocondriaques et hystériques*. Il contenait, en appendice, un sommaire des principaux écrits antérieurement publiés sur le même sujet dans lequel figuraient 35 titres. Cet ouvrage connut un très grand succès et fut traduit en français en 1767.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, les « maladies nerveuses » avaient donc acquis droit de cité en Grande-Bretagne. Si la présence d'une perturbation dans le fonctionnement du système nerveux était reconnue par tous les auteurs comme cause première de ces affections, la nature de cette perturbation variait de l'un à l'autre; les uns, tel Blackmore's, l'attribuant aux

modifications des esprits animaux ; d'autres, comme Robinson, Flemyng, Perry se référant à des perspectives iatromécaniques ; d'autres, comme Cheyne, à des perturbations complexes dans lesquelles intervenaient des mécanismes iatrichimiques, iatromécaniques et vitalistes ; d'autres enfin pour qui, tel Whytt, le désordre provenait d'une altération du mécanisme de sympathie dont la fonction est de relier les organes entre eux et de diffuser par l'intermédiaire des nerfs les différentes modalités de leur sensibilité. Pour cet auteur « toutes les maladies pouvaient dans un certain sens être appelées affections nerveuses parce que dans chacune d'elles les nerfs étaient plus ou moins dommagés » ; cependant, il réservait cette désignation « aux désordres qui, en accord avec une sensibilité inhabituelle ou un état naturel des nerfs, sont produits par des causes qui, chez des sujets de saine constitution, n'auraient pas eu d'effets comparables ou tout au moins à un degré moindre ». William Cullen (1710-1790) qui lui succéda à la chaire de médecine pratique de la Faculté d'Edimbourg fut le véritable créateur du concept de « névroses ». Il utilise pour la première fois, en 1769, dans *Synopsis nosologicae methodicae*, ce terme pour désigner les « maladies nerveuses » auxquelles il donna dans *First lines of the Pratics of Physic* paru en 1776 une extension inégalée jusqu'alors. Il signale dans la préface de ce livre que les diverses classifications des maladies réalisées antérieurement étaient incapables d'intégrer la totalité des faits cliniques connus. Bien qu'élève de Boerhaave, il rejette son système qui ne peut répondre valablement aux problèmes rencontrés en pratique médicale ; il rejette de même les systèmes d'Hoffmann et de Stahl dont l'insuffisance vient de ce qu'ils n'accordent pas au système nerveux le rôle qui lui revient. Celui-ci est fondamental car il intervient dans toutes les fonctions de l'organisme, de telle sorte que l'on pourrait à la rigueur considérer, comme Whytt, toutes les affections comme d'origine nerveuse. Il estime néanmoins qu'une telle attitude serait abusive et il se contente d'accorder cette dénomination « aux affections contre nature du sentiment et du mouvement où la pyrexie ne constitue pas une partie de la maladie primitive et qui ne dépendent pas d'une lésion topique des organes ». La névrose dépasse dès lors et de beaucoup le groupe d'affections comprises jusqu'alors sous ce vocable et qui se limitait à peu de choses près à l'hystérie et à l'hypocondrie. Désormais les affections qu'il contient, sous condition que leur cause première soit de nature nerveuse et qu'elles ne proviennent pas d'une lésion localisée, atteignent tous les organes. Elles constituent un ensemble auquel il donne une place spéciale dans la nouvelle classification des maladies qu'il propose. Il y distingue quatre classes : les pyrexies, les cachexies, les névroses et les troubles locaux. Ces derniers qui sont la conséquence de lésions localisées comprennent la quasi-totalité des affections chirurgicales auxquelles s'associent quelques désordres lésionnels de nature médicale. Il en résulte que les névroses représentent à elles seules entre le tiers et le quart de toute la pathologie.

Selon qu'elles sont dues à une interruption, une diminution ou une irrégularité dans la transmission de la puissance nerveuse, elles se distinguent en comata, adynamie, spasmi et vésani.

Dans les comata, la puissance nerveuse interrompue est responsable de l'apoplexie, affection soporeuse qui comporte une perte de la conscience et de la paralysie qui, en règle générale, frappe une moitié du corps.

Dans les adynamies, la puissance nerveuse est seulement diminuée ; selon la destination motrice des nerfs qui sont en cause, elles consistent dans la syncope, la dyspepsie, en générale secondaire à un trouble à distance qui agit par sympathie, et l'hypocondrie dans laquelle existent en outre langueur, tristesse, indifférence et anxiété.

Les spasmi sont simples quand le spasme est seulement tonique ; il y a par contre clonie ou convulsion lorsqu'à la phase tonique succède une phase de relâchement. Ils comprennent le tétanos, l'épilepsie, la danse de St-Weit, les palpitations du cœur, la dyspnée, l'asthme et la coqueluche. Il faut y ajouter au niveau de l'appareil digestif le pyrosis, la colique ou occlusion intestinale, le cholera morbus et la diarrhée ou dévoiement ; au niveau de l'appareil urinaire, le diabète ; au niveau de l'appareil génital, l'hystérie et des glandes salivaires, l'hydrophobie ou rage.

Les vésani sont la conséquence d'un « excitement » inégal du cerveau, générateur de perceptions et de jugements sans rapport avec la réalité extérieure. Elles s'expriment essentiellement par la manie ou folie universelle et la mélancolie ou folie partielle qui atteint en général des sujets qui ont un tempérament mélancolique et qui s'accompagne souvent de dyspepsie et d'hypocondrie.

Le concept de névrose décrit par Cullen diffère donc totalement de ce que nous entendons aujourd'hui sous ce vocable. Il est en particulier intéressant de signaler que les affections neurologiques qui, pour la plupart, étaient inconnues à l'époque de Cullen, auraient été classées dans les « troubles locaux » parce que provoquées, non par une perturbation généralisée, mais par une lésion topique du système nerveux.

Le livre de Cullen connut un très grand succès. Il eut trois éditions anglaises ; la troisième fut traduite en français en 1785 par Bosquillon, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris ; Pinel s'en inspira dans sa classification des maladies mentales ; ce concept fut adopté en Allemagne et en Autriche et pris en considération dans toutes les classifications des maladies élaborées à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècles.

La naissance de la médecine anatomoclinique le fit mettre en question. Des affections de nature fonctionnelle et générale étaient nécessairement marginalisées dès lors que la maladie était considérée comme secondaire à une lésion localisée. Georget, dans un article posthume paru en 1840, en assura la survie. « Les maladies que je mentionne comme névroses, dit-il, sont chroniques, non dangeureuses, intermittentes, sans fièvre, accompagnées par le témoignage après la mort de dommages organiques minimes ou nuls ».

C'est à cette époque que Van Feuchstersleben, un des éminents représentants de la médecine romantique allemande, isola dans la classe des névroses le groupe des psychoses qui recouvrait pratiquement l'ancienne

catégorie des vésani. Entraient dans ce groupe les affections dont la symptomatologie était essentiellement mentale ; Feuchstersleben précisait néanmoins que ces affections devaient être maintenues dans les névroses car, disait-il « sans les nerfs comme intermédiaire aucune manifestation psychologique ne peut s'opérer ; mais toute névrose n'est pas une psychose ».

Il en résulta que les psychoses furent principalement le domaine de la psychiatrie, tandis que les névroses demeurèrent dans le champ d'études de la médecine générale.

Mises à l'écart par la médecine anatomoclinique, elles furent considérées de nature physiopathologique répondant à des processus pathogéniques divers suivant les auteurs. Leur point de départ était pour les uns une irritation gastro-intestinale ; pour d'autres, des phénomènes réflexes ; pour d'autres encore une irritation spinale ; pour d'autres enfin une asthénie par épuisement du cerveau et de la moelle, conception qui fut à l'origine de la neurasthénie décrite par Beard en 1869.

A la suite des controverses qui opposèrent Charcot et Bernheim au sujet de l'hystérie, leur dimension psychologique fut de plus en plus prise en considération au point d'éclipser leur référence nerveuse. Le concept fut dès lors vidé de sa substance, la notion de trouble de fonctionnement du système nerveux étant de plus en plus remplacé par celui de trouble du fonctionnement de la vie psychique, à l'exclusion de toute référence au système nerveux, ce qui explique qu'actuellement la suppression pure et simple de ce concept soit envisagée.

Le rôle du système nerveux dans le fonctionnement de l'organisme sain et malade, et notamment dans les troubles du comportement et les perturbations de la vie instinctive et émotionnelle, tel que l'avaient décrit les médecins de l'époque classique, ne fut cependant jamais totalement abandonné. Dans les premières années du XX^e siècle, Eppinger et Hess insistèrent sur le rôle du système neuro-végétatif dans les perturbations fonctionnelles ; Pavlov sur celui des réflexes conditionnels donc de l'activité cérébrale ; l'importance de celle-ci dans les troubles mentaux était encore reconnue au début de la dernière guerre, comme le révèle la définition de la psychiatrie qu'a donnée en 1942 Jacques Vié dans *l'Histoire Générale de la Médecine* de Laignel-Lavastaire ; « elle est, dit-il, l'étude des fonctions supérieures du cerveau ». Et aujourd'hui, une telle conception reprend un crédit certain avec les travaux effectués en nombre considérable ces dernières années sur la transmission synaptique et ses conséquences dans de nombreux désordres psychiques et somatiques.

Ceci montre que le rôle éminent attribué par les médecins de l'époque classique au système nerveux dans le fonctionnement de l'organisme sain et malade constitue une découverte que ne désavoue nullement la médecine moderne. A l'époque, le concept de « névrose » référait implicitement à celui-ci alors qu'aujourd'hui ce mot a une connotation toute différente et essentiellement psychologique.

Désignant ainsi tout autre chose que ce qu'il est censé représenter, il n'est pas étonnant que sa suppression soit envisagée. Cela ne signifie néan-

moins pas que les faits qui ont présidé à sa naissance aient perdu tout crédit ; nous avons vu qu'au contraire ils demeureraient en conformité avec les travaux des neurophysiologistes contemporains.

Il en résulte que le rôle important attribué au système nerveux dans le fonctionnement de l'organisme qui fut à l'origine de ce concept constitue bien l'une des découvertes fondamentales de la médecine à l'époque classique.

SUMMARY

THE BIRTH OF THE CONCEPT OF NEVROSE, FUNDAMENTAL STAGE OF THE MEDICINE IN CLASSIC PERIOD

During the xviiith and xviiiith centuries, the role attributed to the nervous system in the bodily functioning is steadily growing until it supplanted the one of the humours and led to the creation by W. Cullen fo the class of the nevroses which, although limited to the apyretic diseases "of the sense and of the movement without topic lesions of the organs", constituted between the third and the fourth of the medical pathology.

This concept was very successful ; it has been considered as physio-clinic when the anatomoclinic medicine developped.

From the end of the xixth century, the nervous reference diminished to the benefit of the psychologic view of the diseases which formed it.

This reference has yet never been completly left as reveal the researches of the contemporaries neurophysiologists ; its résultats from it, that this discovery is one of the fundamental stages of the medicine in the classic period.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CULLEN (William). — « Eléments de Médecine pratique ». Théophile Barrois le Jeune et Méquignon l'aîné, Paris, 1785,
D S M III. — Masson édition, Paris, 1983.
- DUBOIS (Jean-Claude). — « Névrose et Médecine pratique, d'après l'œuvre de Cullen », *Ann. Médico-Psychologique*, Vol. 43, 1985, n° 6, pages 572-577.
- « Histoire illustrée de la fonction cérébrale », Dacosta Edit., Paris, 1983.
- Neuromédiateurs. — In *Confrontations Psychiatriques*, n° 22, 1983.
- PICHOT (Pierre). — « Un siècle de Psychiatrie », Dacosta Edit., Paris, 1983.
- PINEIRO (José Lopez). — « Historical origines of the concept of nevrosis », Cambridge University Press, 1983.
- SOUQUES. — « Descartes et l'anatomo-physiologie du système nerveux », *Revue neurologique*, 1938, 70, 221-245.
- VIÉ (Jacques). — « Histoire de la Psychiatrie », in Laignel-Lavastaire, « Histoire générale de la Médecine, de la Pharmacie et de l'Art vétérinaire ». Albin Michel édit., Paris, 1942.

